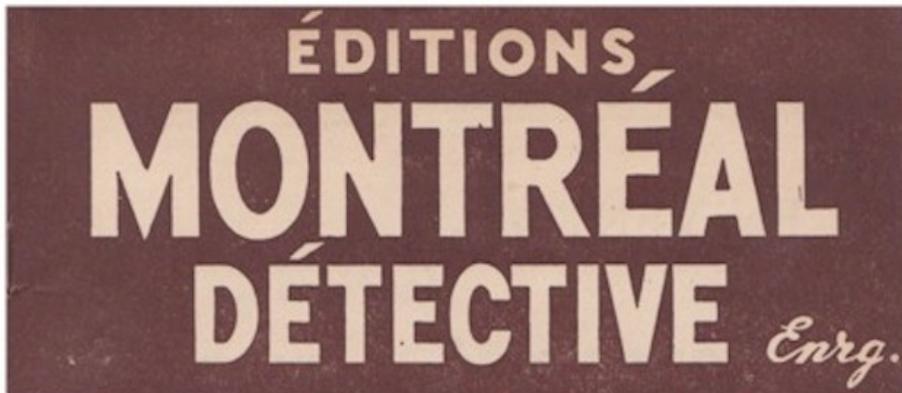


HERCULE VALJEAN

Les meurtres atomiques



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-059

Les meurtres atomiques

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 706 : version 1.0

Les meurtres atomiques

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

Avant-propos

Le drame décrit ci-dessous ayant trait au formidable secret atomique, j'ai délibérément situé l'intrigue à Sagueville, cité imaginaire de la province de Québec, afin de protéger l'uranium qui s'y trouve contre les puissances aux idéologies anti-démocratiques.

H. V.

I

Benoît Augé était paresseusement assis dans son bureau, les jambes étendues et les pieds sur son pupitre.

Le MIDI venait de sortir. On entendait les petits crieurs qui le vendaient dans la rue tout près.

C'était l'heure qui suit celle de la folie de la première édition.

L'heure tranquille.

L'heure du farniente.

On frappa à la porte.

– Quel est l'imbécile qui a le front de me déranger ? grommela le reporter-étoile.

Il ajouta à voix haute :

– Entrez.

Le petit Baptiste, son jeune et nouveau messenger, pénétra dans la pièce.

– Qu’y a-t-il, enfant de malheur ?

– Une dame veut vous parler, M. Benoit.

Augé sourit avec espoir :

– Jeune et belle ? Baptiste...

– Non, vieille et ridée, monsieur Benoît.

D’une voix pleine de mauvaise humeur, le reporter ragea :

– Eh bien, qu’attends-tu... ?

– Attendre... ?

– Oui, qu’attends-tu pour la faire rentrer, petit idiot ?

Baptiste avait eu raison.

La femme était vieille, ridée et point belle du tout. Mais il se dégageait de sa physionomie un air de grande bonté et de douceur infinie.

Augé ne put empêcher un commencement d’émotion de l’envahir.

– Asseyez-vous, ma bonne dame, dit-il, et expliquez-moi l’objet de votre visite.

Elle fit une lippe, étouffa un sanglot et deux

grosses larmes roulèrent sur ses joues.

– Vous êtes bien M. Augé, monsieur ?
demanda-t-elle.

– Eh oui, madame.

– On m’a dit que vous êtes l’ami du Domino
noir ?

– J’ai cet honneur.

– J’admire le Domino parce qu’il défend le
pauvre monde contre les requins du
gangstérisme.

Elle ajouta :

– Je l’admire et j’ai besoin de lui.

– En quoi, ma bonne dame ?

– Tony, mon fils, s’est enrôlé dans la force
permanente de l’armée canadienne.

– Votre nom, madame ?

– Je suis Hélène Marceau, sa mère, monsieur.
Or regardez la lettre que je viens de recevoir de
lui.

Benoit prit le bout de papier et lut :

« Chère maman, j'ai décidé de désertier l'armée. Je ne puis te donner la raison exacte de ma désertion, mais c'est dans le but de devenir riche, très riche.

« Je change mon nom. Dorénavant ton fils s'appellera Tony Martin.

« Ne sois pas inquiète, chère maman ; il n'y a pas l'ombre d'un danger pour moi. Dès la semaine prochaine je serai riche, et sous le nom de Martin, je te comblerai de piastres... »

Augé leva des yeux étonnés sur la vieille :

– Mais objecta-t-il ce n'est pas une affaire pour le Domino, ça, c'est une affaire pour la gendarmerie royale ou la prévôté canadienne.

– Attendez, monsieur, ce n'est pas tout.

Elle lui tendit une découpeure du MIDI de la veille :

– Osez encore.

Il lut :

SAGUEVILLE, 17 (De notre correspondant) – Un jeune homme du nom de Tony Martin, selon ses papiers d'identification, a été tué dans un accident d'automobile ce matin.

La voiture était conduite par le maire Agapit Verville de notre cité.

Interviewé, le chef de police Arthur Marlowe a déclaré qu'il a été complètement impossible au maire d'éviter l'accident parce que la victime s'est littéralement jetée sur son char.

L'enquête du coroner aura lieu demain.

Maintenant intéressé au plus haut degré, le jeune reporter demanda :

– Ainsi votre fils était stationné à la caserne militaire de Sagueville ?

– Oui, monsieur. Mais allez-vous m'aider... ?

– Je crois que le Domino prendra votre cause, madame.

– C'est que je ne suis pas riche, monsieur...

– Tut, tut-tut, le Domino ne charge jamais un traître sou, vous devriez le savoir.

La vieille dame éclata en sanglots.

Benoit la consola de son mieux :

– Tout espoir n’est pas perdu, madame, dit-il, il s’agit peut-être d’un autre Tony Martin. Martin est un nom presque commun.

Mais le reporter avait un pressentiment que ses paroles étaient vaines.

Il se leva et la vieille fit de même.

– Comptez sur le Domino pour tirer cette affaire au clair en cinq secs.

Marc Antoine, le jeune Montréalais riche et apparemment désœuvré, avait une personnalité secrète. Sous le pseudo du Domino noir il faisait la chasse sans merci au crime.

Il n’y avait pas de bandits à la hauteur de ses trucs et de son habileté de limier.

Le Domino était chez lui à l’arrivée de Benoit.

Chez lui et en robe de chambre.

– Es-tu le jeune millionnaire paresseux

aujourd'hui ou bien l'ennemi acharné du banditisme ? demanda le jeune reporter.

Marc répondit :

– Il y a deux jours que je n'ai pas travaillé ; j'ai des fourmis dans les jambes.

– Eh bien, je t'apporte une affaire...

– Sensationnelle ?

Benoît raconta :

– Je viens de m'entretenir avec une petite vieille. Son fils Tony Marceau s'était enrôlé dans l'armée permanente.

– Il n'y a rien de bien sensationnel dans ça.

– Non, mais attends un peu. Un jour Tony déserte...

– C'est rare, ça, désérer après la fin de la guerre.

– Tiens, tiens, tu commences à être intéressé... ?

– Je l'admets.

Augé reprit :

– Non content de désertier il change de nom ; il s'appelle maintenant Tony Martin.

Marc Antoine soupira :

– Encore un autre alias ressemblant au nom réel... Benoit, les criminels sont des imbéciles... Mais tu ne sais pas pourquoi Marceau alias Martin a déserté ?

– Grosso modo, oui ; c'est pour devenir riche, très riche.

– Il déserte, change de nom, et après, Benoit... ?

– Après, il meurt dans un accident d'automobile.

Le Domino se mit la main sur la bouche et bailla :

– Tu m'ennuies, jeune remporter.

Augé sourit :

– Attends, mon vieux, dit-il, et tu verras que je ne t'ennuierai plus.

– Voyons voir.

– Sais-tu où l'accident d'automobile s'est

produit ?

– Non.

– Eh bien, c’est à Sagueville.

– SAGUEVILLE !!!

Le Domino venait de bondir.

En effet, il y avait de quoi.

Sagueville, la cité secrète du Saguenay où l’on fabriquait l’uranium.

L’uranium de la désintégration atomique.

L’uranium qui extrait l’énergie de l’atome.

– Benoit ? dit le Domino...

– Tiens, Marc, te voilà plus qu’intéressé, te voilà excité...

– Trêves de plaisanteries ; appelle immédiatement Sagueville au téléphone.

– Qui demanderai-je ?

– Le chef de police.

– Son nom ?

– Est-ce que je le sais ? Appelle...

– Ah, oui c’est vrai, je me souviens. La découpe de journal disait qu’il s’appelait Arthur Marlowe.

Quand Augé eut le chef à l’autre bout de la ligne il passa l’appareil à Marc Antoine.

Celui-ci dit :

– Chef, vous avez un mort qui m’intéresse à votre morgue.

Marlowe dit :

– Nous n’en avons qu’un.

– Tony Martin ?

– Oui.

– Chef, je pars immédiatement pour Sagueville ; dans l’entretemps, voulez-vous faire faire par votre médecin-légiste l’autopsie du cadavre.

Éberlué, Marlowe demanda :

– L’autopsie ? ? ?

– Oui.

– Pour un accident... ?

– ... qui n'en est peut-être pas un ; mais je vous expliquerai sur place.

Il raccrocha, puis se tournant vers son assistant et ami, vers le seul être au monde qui connaissait le secret de sa double personnalité, le Domino chantonna :

« All aboard pour Chicago ;

« Prépare ta valise, et ton porte-manteaux... »

– Ainsi, fit Benoit, je suis du voyage ?

– Eh oui, mon vieux, comme d'habitude.

– Nous prenons le premier train ?

– Non, non, c'est plus pressé que ça.

– Nous voyageons comment alors ?

– Mais par avion cette affaire ! Allons, ouste, appelle encore et nolisé un vaisseau aérien spécial.

II

L'aéroplane, portant en sus du pilote, le Domino noir et son inséparable acolyte Benoit Augé, fit escale à Mont-Joli.

Là, Marc Antoine eut un peu de difficulté à obtenir l'autorisation spéciale qui lui était nécessaire pour atterrir à l'aérodrome militaire de Sagueville.

Il dut téléphoner au ministre de l'air à Ottawa et lui dire :

– M. le ministre, je suis fermement convaincu que le secret atomique est en danger ; or vous savez que je ne parle pas à la légère.

Enfin il obtint l'autorisation demandée et l'avion s'élança au-dessus du Saint-Laurent large de 25 à 30 milles à cet endroit.

Sagueville est située au confluent de la rivière Sague et du fleuve qui tombe là en une chute

magnifique terminant majestueusement les Laurentides.

C'est une cité née de l'atome et située là à cause de sa proximité avec une mine d'uranium, la plus importante de l'univers.

La mine est gardée par des milliers de soldats.

Le Domino et son compagnon s'aperçurent à l'atterrissage, que l'aéroport était aussi gardé scrupuleusement.

Des centaines de gardes armés jusqu'aux dents entourèrent l'appareil et le groupe fut conduit devant un brigadier-général qui examina leurs papiers à la loupe.

Puis l'officier supérieur s'inclina en souriant :

– Domino noir, dit-il, je suis charmé et honoré de vous rencontrer. Mon fils m'a souvent parlé de vos exploits extraordinaires...

Il leur donna congé en disant :

– Bonne chance, Domino, et aussi bonne chance à vous, Augé. Au plaisir de vous revoir.

Marc Antoine éclata de rire.

– Mais qu’y a-t-il donc ? fit le brigadier surpris.

– Vous parlez de me revoir.

– Qu’y a-t-il de drôle dans ça ?

– C’est qu’on ne me revoit jamais, moi.

Le jeune reporter expliqua :

– Il veut dire que si vous le revoyez vous ne le reconnaîtriez pas.

– Ah, il n’est pas à son naturel.

– Non, il est fort habilement déguisé comme d’habitude.

Ils sortirent des quartiers généraux.

Un homme vint à eux et dit :

– Messieurs, ma voiture vous attend.

Benoit remarqua :

– Vous êtes le chef de police sans doute...

– Oui, je suis Arthur Marlowe. Ils montèrent dans la voiture du chef.

Le voyage s’effectua en silence.

Quand ils furent installés dans le bureau du

chef, celui-ci demanda :

– Maintenant, Domino, allez-vous m’expliquer votre présence ici ?

– Volontiers, mais pas avant que je vous aie posé quelques questions.

– Faites ; je suis à votre disposition.

Antoine commença :

– Vous n’avez pas eu un rapport sur la désertion d’un soldat du nom de Tony Marceau ?

Le chef tressaillit :

– Mais comment savez-vous... ?

– Laissez faire, chef, je vous expliquerai en temps et lieu...

Le Domino poursuivit son interrogatoire :

– Parlons maintenant de Martin, vous êtes bien sûr qu’il est mort accidentellement ?

– Mais oui, le maire Verville l’a tué avec sa voiture.

– Parlez-moi de Verville.

– Agapit est un bon maire.

Le chef ajouta :

– Nous sommes en pleine campagne électorale.

– Agapit Verville a un adversaire comme candidat à la mairie ?

– Oui, Hilary Flaming.

– Et ce Flaming quelle sorte d’homme est-il ?

– Il est poussé dans sa candidature par les racketeers de la ville.

Le chef ajouta :

– Vous comprenez, messieurs, il coule ici un ruisseau d’or ; cela a attiré les pires gangsters des grandes villes.

Le Domino demanda :

– Verville leur fait la guerre ?

– Oui, et sincèrement ; s’il est défait et que Flaming soit élu, ce sera ici la ville ouverte toute grande aux rackets et au vice commercialisé.

– Ah, ah, les grandes lignes de la situation sont propices aux crimes les plus sensationnels.

Antoine reprit :

– Verville est marié ?

– Veuf.

– Il a des enfants ?

– Une fille unique, Martine.

– Son âge ?

– Oh, 25 ou 26 ans.

– Mariée ?

– Non ; ça me fait souvenir...

– Quoi donc ?

– Il y a une couple d'années, Martine sortait avec un jeune Canadien de descendance russe, Marcel Kirine.

– Ah...

– Mais Agapit s'opposa violemment à ce mariage.

– Pour quelle raison ?

– Bien, Kirine n'était qu'un vulgaire chauffeur de taxi.

– Intéressant, fort intéressant.

Le chef remarqua :

– Je crois qu’il y a quelque chose qui vous intéressera davantage.

– Quoi donc ?

– Kirine est sous la surveillance de la police montée. Mais jusqu’à présent on n’a rien pu prouver contre lui.

– On le soupçonne d’espionnage ?

– Oui.

On frappa à la porte.

– Entrez fit le chef.

Un grand et gros homme pénétra dans la pièce.

Marlowe le présenta :

– Mario Lalonde, le directeur de notre escouade des homicides, dit-il.

Lalonde dit au chef :

– Le docteur Laflamme, notre médecin-légiste, vient de m’en apprendre une bonne.

– Quoi donc ?

– Le maire Verville n’a pas tué Tony Martin.

– Hein ?

– Non, il ne l’a pas tué pour la bonne raison que quand il lui a passé sur le corps Martin était déjà mort.

Le Domino dit :

– Je m’en doutais ; voilà pourquoi je vous ai demandé une autopsie.

Arthur Marlowe était atterré :

– Alors, dit-il, Tony Martin a été assassiné.

– Pourquoi pensez-vous que je suis ici ? murmura le Domino.

III

– Ça parle au diable !

Cette exclamation était poussé par Benoit Augé qui, assis sur son lit dans la chambre d'hôtel, lisait la SAGUE-GAZETTE, le seul quotidien de Sagueville.

– Qu'y a-t-il ? demanda le Domino assis sur l'autre lit-jumeau.

– Tiens, lis donc cet article.

Marc Antoine prit le journal et lut :

On veut blanchir un sépulcre

Agapit Verville, le sinistre candidat local à la mairie, a tué un homme, un pauvre homme sans défense, dans un accident d'automobile qui aurait pu être évité.

Voici maintenant que son supporteur et ami de cœur, le docteur Ernest Laflamme, médecin légiste, prétend qu'il a tué un mort. Pourquoi cette prétention fantastique ?

Évidemment l'homicide commis par Verville nuisait à sa candidature ; alors il semble qu'on veuille lui redonner de la popularité en prétendant qu'Agapit n'a pas tué puisque c'est un individu déjà mort sur lequel il a passé.

Se sentant battu à plates coutures par le brave et honnête citoyen qu'est Hilary Flaming, Verville a recours au blanchissage de sépulcre, ô hypocrisie !

Le Domino éclata de rire :

– Il est évident, dit-il qu'on aime pas Verville à la Gazette.

Il demanda :

– Benoit, connais-tu le rédacteur de cette feuille de chou ?

– Oui.

– Qui est-il ?
– Un nommé Horace Serge.
– Pas Serge, l’ancien lieutenant d’Albert Dagenais ?

– Justement, c’est lui. Un raté.

– Oui, mais un raté dangereux.

Le Domino remarqua :

– Si j’ai bonne mémoire, je crois qu’il n’a évité que de justesse le camp de concentration.

– Tu as bonne mémoire, mon vieux Marc. Mais nous oublions...

– Quoi donc ?

– Verville nous attend chez lui.

– Ah oui, c’est vrai ; allons-y.

La première résidence du maire était situé juste dans le flanc des Laurentides.

Une allée large, bien entretenue et bordée de bouleaux blancs y conduisait.

Le journaliste et le Domino virent un homme assis sur la spacieuse véranda.

Il se leva à l'approche de la voiture et vint à ses visiteurs.

– Vous êtes sans doute le Domino et son inséparable compagnon Benoit Augé, dit-il.

– Oui, et vous, vous êtes le maire Verville ?

– Oui, mais entrez donc ; nous allons causer dans mon cabinet de travail ; nous y serons mieux pour causer.

Lorsqu'ils furent installés dans la pièce le Domino parla :

– Pour mieux nous comprendre, dit-il, laissez-moi résumer la situation.

– Allez.

– Eh bien, monsieur le maire, vous tuez accidentellement Tony Martin qui n'est pas Tony Martin mais Tony Marceau, et que vous ne tuez pas du tout parce qu'il était déjà mort quand vous avez passé dessus.

– C'est bien ça, approuva le maire.

Il ajouta :

– C'est une horrible machination d'Hilary

Flaming, mon adversaire.

Le Domino dit :

– C’est possible qu’Hilary Flaming ait planté un cadavre sur votre route pour vous faire perdre votre élection.

– Mais cela n’explique pas, intervint Augé, pourquoi le cadavre de son vivant avait changé de nom.

– Tu te trompes, fit le Domino ; cela s’explique très bien. Le meurtrier induit Marceau à changer de nom pour faire quelque chose de croche, puis il le tua ensuite parce que les morts ne parlent pas et ne peuvent faire chanter les autres.

Marc Antoine se frotta les mains.

Il venait de résumer la situation et il se trouvait en face d’un mystère tout à fait précis.

Il était dans son élément.

S’adressant au maire il dit :

– Jusqu’à preuve du contraire nous allons prétendre que le meurtrier est Flaming autour

duquel gravite le complot. Êtes-vous prêt à coopérer avec nous, M. Verville ?

– De tout cœur, Domino.,.

– Alors je vais vous soumettre à un interrogatoire ; vous excuserez mes indiscretions ; soyez assuré qu’elles sont nécessaires au succès de notre cause.

– Allez, allez...

Le Domino commença :

– Êtes-vous riche, M. Verville ?

– Oui, très riche.

– Comment avez-vous édifié votre fortune ?

– Le gouvernement a acheté mes claims.

– Vous étiez propriétaire d’à peu près toute la mine actuelle d’uranium ?

– Oui, monsieur.

– Et le gouvernement l’a payée cher lorsqu’il l’a expropriée ?

– Oui, très cher.

– Avez-vous d’autres sources de revenus ?

– Non.

Le Domino se leva :

– Passons à un autre ordre d'idées, dit-il. Vous êtes veuf ?

– Oui.

– Depuis combien de temps ?

– 27 ans.

– Et vous avez une fille ?

– Oui, Martine.

– Quel âge a-t-elle ?

– 25 ans.

Le Domino sourit :

– Vous ne prétendez pas que votre fille est venue au monde deux ans après la mort de sa mère ?

Après un curieux rictus du maire celui-ci dit :

– Évidemment non.

– Soyez franc, monsieur le maire.

– Très bien, mais j'aimerais que ce secret demeure strictement entre nous.

- C’est promis.
 - Martine n’est pas ma fille.
 - Qui est-elle ?
 - Elle n’en sait rien, mais elle est la fille de Martin Saint-Hilaire, mon inséparable compagnon de prospectage autrefois.
 - Où prospectiez-vous ? Toujours au nord d’ici ?
 - Oui, dans l’Ungava.
 - Qu’est-il advenu de Saint-Hilaire ?
 - Les froids sibériens de l’Ungava sont loin d’être hospitaliers ; il est mort gelé.
 - Et vous avez adopté la petite Martine ?
 - Oui, en pieuse mémoire de mon inséparable compagnon et ami.
 - La jeune fille vous croit son père ?
 - Oui, et je ne voudrais pas qu’elle apprenne la vérité ; ça lui ferait trop de peine.
- Le Domino demanda : a-t-elle un cavalier ?
- Non, elle en avait un, mais... Mais c’est un

bon à rien de communiste et un vulgaire chauffeur de taxi par dessus le marché. J'ai sacré ce Russe de Marcel Kirine à la porte.

– Martine a dû avoir de la peine.

– Oui, elle a fait une crise de larmes, mais je lui ai expliqué que c'était pour son bien.

– Elle a compris ?

– Elle a semblé comprendre.

Le Domino se tourna vers le jeune reporter :

– Tu as des questions à poser ? demanda-t-il.

– Oui.

S'adressant au maire il questionna :

– Jusqu'à récemment votre ville était vierge de vice et de rackets ?

– Oui et encore aujourd'hui le chef de police Marlowe est inflexible et tient tout fermé.

– Mais si Flaming est élu... ?

– Marlowe sera destitué et lupanars et maisons de jeux fonctionneront à ciel ouvert.

– Qui finance l'élection de Flaming ?

– Devvis, le racketeer de Montréal.

Le Domino tressaillit.

Il s'écria :

– Devvis est plus qu'un racketeer, c'est un gangster de haut calibre, qui se consacre exclusivement aux grosses affaires.

De nouveau le Domino se frotta les mains.

L'affaire devenait de plus en plus intéressante.

Ils prirent congé du maire et montèrent dans leur auto.

Comme ils allaient laisser la grande allée privée et prendre la rue une voiture leur barra la route.

Ils durent stopper.

Une jeune fille descendit de l'autre char et s'approcha rapidement d'eux :

– Vous êtes le Domino et le journaliste ? demanda-t-elle avec de l'anxiété dans la voix.

Une anxiété indubitable.

Elle ajouta :

– Je ne veux pas que mon père me voit, et je vous supplie de garder ma démarche secrète...

– Vous êtes Martine Verville ? demanda le Domino.

– Oui, et je serai à votre hôtel dans une heure, messieurs ; m’attendrez-vous ?

– Comptez sur nous.

Sans ajouter une autre mot elle sauta dans sa voiture et libéra le chemin. L’auto de Marc Antoine démarra et disparut bientôt dans un nuage de poussière.

IV

C'était un beau brin de fille que Martine Verville.

Grande, élancée, blonde et bien faite, elle avait la figure de la madone de Léonard de Vinci.

Le Domino et Benoit Augé étaient réunis avec elle dans le boudoir attenant à leur chambre d'hôtel.

Comme d'habitude, le Domino dirigeait l'interrogatoire.

- Que désirez-vous me révéler mademoiselle ?
- Oh, j'ai peur, monsieur...
- Peur de quoi ?
- Peur pour mon père... et...
- ... et pour qui ?
- Pour Marcel.
- Pour Kirine ?

– Oui.

– Vous aimez encore ce jeune homme ?

– Oh oui, de tout mon cœur.

Elle ajouta d'une voix implorante :

– Promettez-moi de le protéger, de les protéger tous les deux.

– Tous les deux ?

– Oui, mon père aussi.

– Mais les protéger contre quoi ?

– Il se complotte ici quelque chose, je ne sais pas quoi, dans l'ombre ; mais je sais que c'est quelque chose de formidable, de fantastique...

– Au sujet du secret atomique je suppose ?

Elle baissa la tête et murmura :

– Oui.

Le Domino demanda :

– Mais comment savez-vous, Martine ?

– Marcel s'est enivré et il a prétendu dans son ivresse que son pays la Russie ne resterait pas longtemps inférieur à vous dans le domaine de

l'atome.

– Ainsi vous êtes souvent en relations avec Kirine ?

– Oh oui.

– À l'insu de votre père ?

– Oui, voilà pourquoi je vous ai demandé le secret sur ma visite.

– Je comprends.

La jeune fille joignit les mains dans un geste de prière :

– Oh, je vous en supplie, promettez-moi de les protéger.

– Pour ce qui est de votre père, je ne comprends pas très bien qu'il ait besoin de protection...

– Mais le cadavre n'est-il pas là pour le prouver ?

– C'est vrai, fit Augé, Marceau-Martin est une preuve.

– Oui. Très bien, je promets pour ce qui est du maire, mais pour Kirine c'est différent. Vous

venez presque d'avouer qu'il complotait subversivement au bénéfice de la Russie.

Martine gémit :

– Oh, messieurs, aidez-moi, je suis sûre que son amour, son grand amour pour moi finira par le convertir.

Le Domino noir réfléchit longuement :

– Vous croyez, mademoiselle, demanda-t-il à la fin, que la mort de Marceau-Martin se rattache au mystérieux complot que vous avez mentionné ?

– J'en ai le pressentiment.

– Et vous pensez que Kirine a des renseignements sur le complot atomique ?

– Oui, sûrement.

– Alors très bien, je vous promets jusqu'à nouvel ordre de le protéger.

La jeune fille fut si heureuse qu'elle sauta au cou du Domino noir et l'embrassa.

Celui-ci soupira :

– Ce n'est pas un compliment à faire à ma

jeunesse que ce baiser paternel.

Après le départ de Martine, Antoine dit à son compagnon :

– C’est la première fois que dans une cause de meurtre je vais me servir de l’amour pour cueillir des renseignements.

– Oui, si Kirine sait quelque chose il me le révélera à cause de son sentiment intime pour Martine.

– Je ne comprends pas, Domino.

– Tu vas comprendre. Arrange-toi pour que nous ayons une entrevue au plus tôt avec le Russe.

– Où ?

– Ici.

– Quand ?

– Retraced-le par téléphone et convoque-le immédiatement.

*

Quand Marcel Kirine pénétra dans le boudoir les deux hommes restèrent interloqués.

Il y avait de quoi.

Le Russe était la réplique presque exacte de Molotov, le ministre des affaires étrangères de Soviétie.

– Vous m’avez fait demander, messieurs ?

– Oui, dit le Domino, essayez-vous, Kirine.

Quand celui-ci eut accepté l’invitation, Antoine bluffa :

– Si je le voulais je pourrais vous faire arrêter immédiatement.

Imitant Fred Rose, Kirine pâlit :

– Pourquoi ? bafouilla-t-il.

– Pour activités subversives.

Le Domino ajouta :

– Mais une jeune fille qui vous est chère m’a demandé de vous conserver votre liberté.

– Martine, murmura le Russe.

– Oui ; vous l’aimez ?

Il s’écria :

– Plus que la vie, monsieur.

– Je fais des concessions, Kirine ; êtes-vous prêt à m’imiter ?

– Peut-être.

– Si je vous pose des questions y répondrez-vous franchement, sincèrement ?

– Oui, ou je me tairai.

– Admirable. Ma première question, la voici ; Êtes-vous un communiste militant ?

– Je l’ai été.

– L’êtes-vous encore ?

– Je ne sais pas, je ne sais plus. Depuis plusieurs mois Martine cherche à me convertir aux idéals démocratiques occidentaux.

– A-t-elle réussi ?

– Partiellement ; d’ailleurs j’ai trouvé équivoque l’attitude constamment provocante de la Russie dans les conseils internationaux.

– Et vous avez jugé qu’il serait dangereux pour le monde qu’elle ait le secret atomique ?

– Peut-être.

– Vous savez que ce secret est enfoui et gardé par des milliers de soldats canadiens ici à Sagueville ?

– Oui.

– Et vous avez cherché à l’obtenir pour la Russie ?

– Oui.

– Seriez-vous prêt à révéler ce que vous savez sur le sujet ?

– Non, pas encore.

– S’il s’agissait de sauver la vie de Martine ???

Marcel pâlit.

Affreusement :

– Est-elle en danger ? demanda-il anxieusement.

Le Domino sourit énigmatiquement :

– C’est à mon tour, fit-il, de dire *peut-être*.

Après quelques instants d’hésitation, le Russe dit :

– Prouvez-moi que Martin est en danger et je parlerai.

– Très bien, tenez-vous à notre disposition, dès que je serai prêt je vous ferai venir.

Kirine allait sortir lorsque Benoît le retint :

– Vous ne connaissez pas Horace Serge par hasard ? demanda-t-il.

– Oui, le sale journaliste...

– Pourquoi le dites-vous sale ?

– Je vais vous expliquer. Il sait que je sais quelque chose contre le maire Verville, et il a voulu m’acheter mon secret contre argent comptant.

– Mais vous devez détester Verville puisqu’il vous a violemment refusé la main de sa fille ; je ne comprends pas...

– Vous allez comprendre : ce secret, s’il était révélé, ferait de la peine à Martine ; car elle aime

son père, qui, s'il est méchant pour moi, je dois l'avouer, est bon, infiniment bon pour elle.

V

Le lendemain, Horace Serge publiait une dénonciation sensationnelle dans son journal.

Sous forme d'affidavit.

Assermenté.

Un nouvel acteur dans cette affaire de meurtres atomiques jurait ce qui suit :

« Je soussigné Émile Thivierge, prospecteur du canton d'Orsauvage, déclare sous serment que je dis la vérité.

« Le 7 juillet dernier, comme je revenais de pêcher le saumon dans la rivière Sague, je vis à l'orée d'un bois Agapit Verville qui discutait violemment avec un soldat.

« Je viens de contempler le cadavre de Martin à la morgue et je déclare qu'il s'agit de ce soldat.

« Soudain Verville lui appliqua un violent coup de bâton à la tête ; l'autre tomba. Le maire

transporta la victime dans ses bras. Ils disparurent, l'un portant l'autre, à une courbe du sentier.

« Si je n'ai pas parlé auparavant c'est qu'il y a déjà quelque temps que je n'ai lu les journaux, et que je viens seulement d'apprendre le supposé accident d'automobile du maire. »

*

Le Domino et Augé étaient assis dans le bureau du chef Marlowe.

Antoine demanda :

– Ainsi c'est cet article de la gazette qui vous a appris la nouvelle, vous ne saviez encore rien de ce nouveau développement auparavant, chef ?

Marlowe remua affirmativement la tête.

Benoit s'écria :

– Le rêve de tout reporter, le scoop parfait, dire que c'est ce sale Serge qui le réalise...

– J'aimerais bien lui parler à ce gars-là, fit le

Domino.

– Il ne saurait tarder à venir, remarqua le chef.

– Vous l’avez convoqué ?

– Oui, pour obtenir des explications sur son extraordinaire primeur.

Marlowe ajouta :

– J’ai aussi convoqué Thivierge.

– L’auteur de l’affidavit ?

– Oui.

On frappa à la porte. Mario Lalonde, le directeur de l’escouade des homicides, entra suivi de Serge.

– Chef, dit Lalonde, je vous amène le méchant loup d’Horace.

Le journaliste grommela :

– Que me voulez-vous, Marlowe ?

– Tu connais la loi de la presse ?

– Je dois.

– En bien, tu sais alors que le premier devoir du reporter quand un crime a été commis et qu’il

apprend des renseignements à son sujet, c'est de transmettre sans tarder ces renseignements à la police...

Le journaliste du MIDI s'écria :

– Bravo, chef, bien dit ; Serge mérite d'être arrêté pour avoir délibérément retardé la communion de l'affidavit jusqu'après l'édition spéciale de son journal.

Serge ricana :

– Oh, que ce serait beau si on m'arrêtait ; ciel, que j'aimerais ça, car mon arrestation signifierait la défaite écrasante de Verville.

Le chef murmura :

– Il a raison, l'animal.

Il ajouta :

– Nous direz-vous comment il se fait que vous ayez déniché cet affidavit de Thivierge ?

– Volontiers, le prospecteur en question ne se fiait pas à la police de Sagueville parce qu'il la sait à la solde de Verville ; alors il est venu à moi avec ces renseignements. Voilà tout : TRENTE,

comme nous disons nous autres, n'est-ce pas, Augé... ?

Marlowe appela dans l'intercommuniqueur interne :

– Constable, dit-il, fait venir Mario Lalonde à mon bureau immédiatement.

À Lalonde il ordonna :

– Va me chercher tout de suite cet Émile Thivierge.

À ce moment Agapit Verville entra.

Il ne sembla voir à prime abord que son ennemi Serge. S'adressant à Marlowe il dit :

– Faites sortir cette bête puante de journaliste, j'ai quelque chose de confidentiel à vous révéler.

Faisant une courbette railleusement cérémonieuse, le directeur de la gazette quitta la pièce.

– Maintenant si nous ouvrons toutes les fenêtres, se moqua le Domino.

Mais Verville resta sérieux.

Une accusation de meurtre au premier degré

n'allait-elle pas peut-être peser maintenant sur lui ?

Il dit :

– Je viens de prendre part de l'affidavit.

– Qu'en pensez-vous ? demanda le chef.

– C'est un horrible tissu de mensonges.

– Mais pourquoi Thivierge aurait-il menti ?

Verville demanda :

– Marlowe, vous ne connaissez pas cet homme ?

– Non ; vous ?

– Oui, je le connais...

– Et... ?

– Thivierge est mon plus grand ennemi.

– Racontez, je vous prie.

– Cela remonte au temps déjà lointain où je découvris ma mine d'uranium ; je vins ici à Sagueville enregistrer mes claims. Puis une semaine plus tard Thivierge m'intentait une action pour sa prétendue part des claims...

- Qu'affirmait-il donc ?
- Qu'il avait découvert l'uranium avec moi.
- C'était faux ?
- Naturellement.
- Il perdit sa cause ?
- Évidemment, et c'est depuis lors que le croche de Thivierge m'en veut à la mort.
- Alors les déclarations de son affidavit c'est toutes des menteries ?
- Certes que oui.

À ce moment Mario Lalonde entra dans la pièce accompagné d'un inconnu qui avait l'air apeuré.

Le chef dit :

- C'est Émile Thivierge sans doute ?
- Oui.

Lui mettant le poing sur le nez le maire cria :

- Sale, menteur !

Mais le nouveau venu se redressa et dit dignement :

– C’est la vérité, rien que la vérité que j’ai jurée dans cet affidavit.

Marlowe questionna.

Insista.

Cria.

Menaça.

Mais tout fut en vain.

Thivierge ne changea pas d’un iota ce qu’il avait affirmé dans son affidavit.

Finalement le chef le congédia en maugréant.

Puis il dit à Verville :

– Je regrette, monsieur le maire, mais je vais être obligé de vous arrêter.

Verville tressaillit.

Puis il dit :

– Très bien, je comprends et je me sou mets.

Marlowe fit venir un constable et lui dit :

– Conduisez le maire dans une cellule et qu’il soit traité avec tous les égards dus à son rang.

Comme le constable sortait en tenant Agapit

par le bras, le téléphone sonna.

Le chef s'empara de l'acoustique, écouta longtemps, puis il dit :

– Très bien, je vous envoie le docteur Laflamme et un détective.

Il se tourna vers ses interlocuteurs :

– J'ai une autre affaire sur les bras, mes amis, dit-il.

– Quoi donc ? fit le Domino.

– On vient de repêcher le cadavre d'un inconnu noyé dans notre petite rivière torrentueuse.

– Le noyé est-il identifié ?

– Non.

Le chef ordonna à Lalonde :

– Va prendre notre médecin légiste et chercher le cadavre ; il est sur le quai au pied du boulevard Pie-XII.

Le Domino noir demanda :

– Je puis, n'est-ce pas, chef, accompagner

vosre directeur des homicides ?

– Mais comment donc...

– Et moi ? demanda le reporter du MIDI.

– Allez, allez.

Comme ils descendaient le boulevard Pie-XII Marc Antoine se disait que cette noyade apparente pouvait bien être un autre meurtre atomique.

Avait-il raison ?

VI

Autour du cadavre du noyé, sur le quai du boulevard Pie-XII, se tenaient le Domino, Augé, Lalonde et le médecin légiste.

Ce dernier dit :

– Après l'examen succinct que je viens de faire, je puis affirmer que cet homme était mort quand il est tombé à l'eau.

– Je m'en doutais un peu, remarqua Antoine.

– 21 –

Lalonde demanda :

– Comment en arrivez-vous à cette conclusion ?

– J'ai sondé les poumons, et il n'a semble pas y avoir d'eau dedans ; d'où je crois pouvoir affirmer qu'il était mort quand on l'a jeté à l'eau.

Laflamme expliqua :

– Quand une personne ne respire plus l'eau ne pénètre point dans les poumons.

Il ajouta :

– D'ailleurs il y a plus.

– Quoi donc ? fit Augé.

– Le cadavre porte une plaie à la tête, plaie antérieure à sa baignade, car il y a un fond de sang coagulé. Je ne serais nullement surpris que l'autopsie révèle une fracture du crâne.

– Causée par un objet contondant ? offrit Lalonde.

– Alors nous sommes en présence d'un autre meurtre ?

– Je crois que oui.

Une surprise les attendait à la morgue dont le personnel était sans dessus dessous.

Marlowe présent engueulait royalement les employés.

Il y avait aussi là le brigadier général qui avait reçu le Domino et Benoit à leur arrivée à l'aérodrome local.

– Mais qu’y a-t-il donc ? demanda Antoine au chef de police.

– Ce qu’il y a c’est que le brigadier est venu pour identifier officiellement le cadavre comme étant celui du soldat Marceau...

– Et... ?

– Et le cadavre a disparu.

– Volé ?

– Évidemment, mais par qui ?

– Certainement pas par le maire, affirma Augé.

– Non, puisqu’il est derrière les barreaux.

Le Domino murmura :

– Le maire, le maire... cela me fait penser à l’autre candidat à la mairie.

– À Hilary Flaming ?

– Oui.

Antoine réfléchit.

Puis il dit :

– À votre place, Marlowe, je ferais venir

Devvis...

- Le racketter et l'âme damnée de Flaming... ?
- Oui et je lui demanderais s'il a un alibi.
- Un alibi ?
- Oui, pour l'enlèvement du cadavre.
- Je vais le faire immédiatement.

Le chauffeur et l'assistant du fourgon de la morgue entrèrent en courant :

- Chef, chef, crièrent-ils.
- Quoi encore ?
- On nous a volé le cadavre du noyé dans le fourgon.

Le Domino murmura :

- Habile, fort habile ; pas de cadavre, pas de corpus dilicti, l'accusation de meurtre contre le maire tombe à l'eau comme le noyé inconnu.

VII

À ce moment on entendit un petit vendeur de journaux crier dans la rue :

– Sague-Gazette, Sague-Gazette, édition spéciale ; le maire Verville assassine un maître-chanteur...

– Je vais devenir fou, hurla le chef.

Le reporter du Midi se précipita au dehors pour acheter une copie de la feuille de chou.

Presque tout de suite il rentra :

– Cet Horace Serge est l’as des journalistes libelleux, dit-il ; écoutez, je vais vous lire son dernier poulet...

VERVILLE A-T-IL TUÉ UN MAÎTRE-CHANTEUR ?

« Pierre Verdon, journalier de notre ville, vient de nous remettre une communication de son fils, lettre qui est en même temps comme un cri d’adieu aux portes de la mort. »

La voici :

« Cher papa : .

« Je sais quelque chose de grave, de très grave contre le maire Verville.

« Quelque chose qu'il paiera du gros argent pour que je le taise.

« Je vais de ce pas lui vendre mon secret ou vulgairement le faire chanter.

« Si je ne reviens pas de cette visite, vous saurez en tirant la conclusion logique, que le maire m'a tué.

« Liboire. »

Le chef de police s'écria : :

– Mais Verville est en prison, il n'a donc pas pu commettre ce meurtre.

– Une minute, fit Le Domino, le cadavre que j'ai vu sur le quai était dans un état de décomposition...

– Ce qui veut dire... ?

– ... que le maire était libre au moment du crime.

Marc suggéra :

– Allons le voir dans sa cellule.

Verville, les vêtements fripés et la barbe longue, avait une mine du lendemain de la veille.

Il poussa un juron à la lecture de l'article de Serge.

– C'est faux, archi-faux, hurla-t-il.

Puis il baissa la tête :

– Aussi bien avouer toute la vérité, dit-il.

Il expliqua :

– Il est vrai que Liboire Verdon m'a fait chanter ; quand il est venu il m'a dit en ricanant qu'il valait mieux pour moi de ne pas le tuer parce qu'il avait laissé une lettre à son père.

– Mais Verdon est disparu.

– Je sais...

– Que s'est-il donc passé entre vous ?

– J’ai payé son silence, mais j’ai exigé qu’il déguerpisse et je l’ai fait moi-même transporter à Matane à bord de mon yacht, de l’autre côté du fleuve Saint-Laurent.

– En avez-vous une preuve ?

– Oui, il a écrit sous mes yeux une lettre à son père à cet effet.

– Mais le père Verdon n’a pas reçu cette lettre.

Le Domino remarqua :

– Peut-être la missive est-elle réelle et a-t-elle été retardée dans sa distribution par une erreur des postes...

Comme d’habitude le Domino noir avait vu juste.

Verdon père reçut sa lettre cet après-midi-là.

Cela n’empêche pas Marc Antoine de dire au chef :

– Pourtant, j’ai soulevé que Liboire Verdon est soit le noyé soit la victime de l’accident d’auto.

– Comment en arrivez-vous à de telles conclusions ?

– Je vois plus qu’une trame dans cette affaire mystérieuse.

– Plus qu’une trame... ?

– Oui, j’en vois deux. Ma vision n’est pas encore tout à fait précise, elle est embrouillée, floue ; vous allez m’aider, chef, à la préciser.

– Volontiers. Mais en quoi faisant ?

– D’abord en libérant Agapit Verville.

– Vous avez besoin de lui ?

– Oui, mais ce n’est pas tout.

– Quoi encore ?

– J’ai besoin que vous et Mario Lalonde soyez présents en un certain endroit ce soir.

– Où ça ?

– Dans le cabaret le plus vil de la localité.

Le chef sourit :

– Vous avez nommé le COMMODORE.

Le Domino recommanda :

– Il est important que vous soyez bien déguisés pour que personne ne vous reconnaisse.

– Nous le serons, Mario et moi.

– Ce n'est pas tout ; soyez armés jusqu'aux dents. Martine, son père et Horace Serge seront au cabaret. Surveillez-les de près.

VIII

– Tu as fait ce que je t’ai recommandé ?

C’était Antoine qui venait de parler.

Le jeune reporter du MIDI répondit :

– Oui, cher maître, mais mon nom est Stradivarius si je comprends quelque chose à ta stratégie...

– Tu finiras par ouvrir les yeux. Ainsi ils sont tous ici ?

– Oui.

– Et aucun ne sait que les autres y sont ?

– C’est ça.

Le Domino se leva :

– Le temps est venu, Benoit, dit-il ; fais entrer Martine Verville.

Il dit à Martine :

– Vous ne savez pas pourquoi je vous ai fait venir...

– Non.

– Vous aimez bien Marcel Kirine, n'est-ce pas ?

– Oh, oui.

– Ce que je vais vous demander de faire est dans son intérêt. Le ferez-vous ?

– Oui.

– Eh bien, vous allez téléphoner à Horace Serge...

– Le rédacteur de la gazette, mais je le connais à peine.

– Peu importe ; vous lui direz que vous êtes en chicane avec votre père.

– Mais c'est faux.

– Je le sais bien ; il s'agit d'un traquenard.

– Oh...

– Il s'agit de convertir votre amoureux à la démocratie. De le sauver de la prison certaine.

– Très bien, je dirai à Serge que je suis en chicane avec papa. Mais où lui dirai-je de me rencontrer ?

– Au COMMODORE.

– C’est un sale trou.

– Je le sais bien, cependant quand il le faut, il le faut, n’est-ce pas ?

– Oui, mais Serge viendra-t-il au rendez-vous ?

– Si, il ira, pour cela vous n’aurez qu’à lui dire que vous connaissez le grand secret de votre père et que vous êtes prête à le lui dévoiler.

– Quel grand secret ?

– Je vous le répète, c’est un traquenard.

– Le Domino expliqua.

– Dites à Serge que vous lui direz la nature du secret au COMMODORE. Quand vous serez là assis tous deux à la même table, faites-le attendre en lui disant que l’heure de la révélation est proche. Vous ne serez pas mal prise je vous le promets ; car je ne serai jamais bien loin.

La jeune fille demanda :

– Pour quelle heure fixerai-je le rendez-vous ?

– Pour neuf heures exactement.

– J’accepte, monsieur ; j’accepterais de faire n’importe quoi pour Marcel.

Martine sortit et Antoine cria :

– Benoît...

– Qu’y a-t-il ?

– Nous en sommes arrivés à la minute décisive. Des réponses et de la décision de la personne suivante dépendront le succès ou l’échec...

Augé sourit avec incrédulité :

– Le Domino échouer, ça ne s’est jamais vu ça !

– Aussi l’affaire dans laquelle je bordasse est-elle la plus formidable à laquelle j’ai jamais été mêlé.

Il ajouta :

– Kirine est là ?

– Oui, il attend.

– Fais-le entrer.

Au Russe il demanda :

– Penchez-vous définitivement vers la démocratie ?

– Je crois que oui. Mais je n’ose le révéler, car en ce cas ma vie serait en danger comme celle d’Ivor Gouzenko.

– La prévôté et la gendarmerie royale canadienne vous protégeront, je vous le promets. Mais il y a plus...

– Plus ?

– Oui, la vie de Martine est en danger.

– Oh...

– Elle est sur le point de tomber dans un traquenard.

– Expliquez-moi...

– Moi seul peut la sauver.

Kirine se tordit les mains de douleur.

– Oh, que faire, murmura-t-il, que faire ?

Le Domino dit :

– Avoir confiance en moi et parler, parler seulement...

– Quoi dire ?

– Tout ce que vous savez de l'affaire ; car vous êtes, n'est-ce pas, un agent de la guépéou russe ?

– Oui, je l'avoue.

– Alors parlez.

– Vous êtes sûr que personne ne nous entend ?

– Absolument.

– Vous me promettez la même protection qu'Igor Gouzenko ?

– Oui.

– Vous allez sauver Martine ?

– Je vais vous promettre non seulement de la sauver mais d'en faire votre légitime épouse.

– Oh... Alors je parle.

Le Domino se pencha vers son interlocuteur et celui-ci, pendant des minutes, de longues

minutes, lui parla à voix basse.

À la fin, Marc-Antoine releva la tête. Un éclair de triomphe sortit de sa prunelle.

Il dit :

– Je vais vous remettre en protection de la Montée.

– Je viens...

*

8.45 heures p. m...

Le Domino et Augé sont ensemble.

Le jeune reporter lui demande :

– Tout est prêt, Marc.

– Oui.

– Agapit Verville est averti ?

– Oui.

– Que pense-t-il ?

– Il pense que Serge va trahir à Martine, son

secret coupable.

– Où est Kirine ?

– Sous bonne garde.

– Et Flaming ?

– Il doit être rendu au COMMODORE avec Devvis.

– Tu t'es arrangé pour qu'il y aille ?

– Oui.

– Et naturellement Serge et Martine y sont ?

– Oui, et aussi Marlowe, Lalonde, le brigadier général, sa prévôté et une escouade de la gendarmerie royale.

Antoine consulta sa montre-bracelet :

– 9 heures moins 3, dit-il, allons au COMMODORE assister à la finale.

IX

Martine avait bel et bien eu raison de prétendre que le cabaret le COMMODORE était un trou.

Un trou non seulement à cause du genre de clientèle qui s'y rendait, mais aussi par sa mauvaise cuisine et ses boissons de qualité inférieure.

Une acre fumée mêlée à des relents de basse humanité, de patates frites et de transpiration empoisonnait l'atmosphère.

À une des tables de la première rangée, près du plancher de danse, étaient assis Horace Serge et Martine Verville.

Un gros individu dans la cinquantaine accompagné d'un autre à la face dure et comme masquée, s'approcha.

Cérémonieusement Serge se leva :

– Permettez-moi, mademoiselle, dit-il, de vous présenter mon ami et futur maire Hilary Flaming et son assistant M. Dewis.

Il ajouta :

– MM. Flaming et Devvis, mademoiselle Verville...

Le candidat à la mairie devint rouge comme une tomate.

– Assez pour faire craindre une attaque d'apoplexie.

Il hurla :

– On me l'avait bien dit ! Ah, c'est ainsi, Serge, que tu trahis mes secrets à la fille de mon pire ennemi...

Serge était devenu très pâle.

Il murmura entre ses dents :

– Ah, c'était un complot et je suis tombé dans le panneau... M. Flaming, je vous supplie de croire à ma loyauté.

Soudain un bruit insolite fit tourner tous les acteurs de ce drame.

Agapit Verville était là.

Les narines pincées.

Le feu dans le regard.

– Maudit Serge, déchet d’humanité, hurla-t-il, ah, tu veux m’avilir auprès de ma fille Martine. Mais les choses ne se passeront pas ainsi.

À ce moment même il y eut une roulade intempestive de tambourine qui suspendit toutes les conversations.

Benoit Augé parut sur la petite scène légèrement surélevée du cabaret et, s’inclinant tel un maître de cérémonies, déclara :

– Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, avec la permission de la direction de cet établissement, j’ai l’honneur de vous annoncer qu’un gros vol du métal le plus précieux sur terre, l’Uranium, vient d’être commis ; mais il a été presque aussitôt découvert au moment où le gros avion qui allait transporter le métal volé vers le territoire d’une puissance communiste, était sur le point de décoller en contrebande de l’aéroport local.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, ce n'est pas tout ; à bord de l'avion sur le point de partir il y avait aussi une forte quantité de briques d'or exportées en violation de la loi canadienne sur les produits aurifères.

« La police montée et la prévôté canadienne joignent actuellement leurs efforts de la police locale et de ce maître ès-science criminologique qu'est le DOMINO NOIR, pour capturer les coupables.

« En dernière heure on prétend que ces coupables seront bientôt pincés ici même. »

ICI MÊME !!!

Flaming et Verville se regardèrent.

Quelque chose d'indéfinissable passa entre eux.

Devvis porta la main à sa poche.

Il en tirait un revolver lorsqu'un coup de feu partit.

Comme le racketeer poussait un cri de douleur, le Domino apparut.

Il sortait comme d'une boîte de surprise.

Il dit :

– Tu n'es pas blessé, Devvis ; quand je tire sur un revolver, moi, c'est le revolver que j'attrape et non le bras ou le poignet.

Antoine ajouta :

– Asseyez-vous, tous. Et ne tentez pas de vous enfuir. Les issues sont toutes gardées et vous êtes sous la surveillance immédiate de deux bonnes douzaines de pistolets.

S'adressant à Verville et Flaming, il poursuivit :

– Votre haine mortelle si bien actée était de la belle fiction, belle tant qu'elle a été crue, mais laide maintenant.

« Grâce à la fameuse et notoire guépéou russe, je vais maintenant avoir l'honneur de vous donner les faits de la cause.

« Voici...

« Remontons plusieurs années en arrière.

« Martin Saint-Hilaire, le père de Martine... »

– Comment, papa n'est pas mon père ! s'écria la jeune fille stupéfiée.

– Non, votre supposé père et votre vrai papa étaient des compagnons de prospectage dans la région de l'Ungava riche, mystérieuse, inexplorée.

« Un jour les deux camarades, découvrirent de multiples et riches, très riches poches d'or à l'état nature.

« C'en fut trop pour Verville.

« Il tua son compagnon Saint-Hilaire pour ne pas partager la formidable fortune. Ou du moins c'est ce qu'il dut faire parce que l'autre disparut pour toujours.

« Alors Verville éleva la fille du mort et continua son prospectage.

« C'est ainsi qu'il découvrit les riches gisements d'Uranium.

« Contre une légitime compensation le gouvernement canadien les lui enleva lorsque l'uranium, à cause des découvertes atomiques, devint le métal le plus précieux de l'univers.

« Mais la soif de richesses de Verville était insatiable.

« Il fit venir Flaming ici et simula une grande haine contre lui, se l’acclant même comme adversaire politique pour mieux jeter de la poudre aux yeux de tout le monde, police incluse.

« C’est Flaming qui organisa pour le bénéfice de Verville, le vol le plus audacieux de l’histoire : le vol d’uranium.

« Mais je parus en scène et je remis facilement les choses en ordre, grâce, je le répète, à la coopération fort involontaire, il est vrai, de la guépéou à qui, tout de même, il est de mon devoir de donner le crédit.

« Flaming, Devvis et Verville, ne faites pas le moindre mouvement suspect, car vous seriez abattus comme des chiens. »

S’adressant à la jeune fille le Domino reprit :

– Venez, mademoiselle, vous n’êtes pas en bonne compagnie ici.

Antoine parut alors remarquer Horace Serge pour la première fois :

– Bonsoir, maître-chanteur, cracha-t-il.
Le reste fut accompli en un clin d’œil.
Entrée en scène de la police.
De la prévôté.
Passage des menottes.
Et emménage des traîtres au poste de police.

X

Les bandits venaient d'être coffrés.

Le Domino et Benoit Augé mettaient la dernière main à la cause dans le bureau du chef.

Arthur Marlowe dit :

– Nous n'avons pas de cadavres, pas de corpus delicti, nous ne pouvons donc point les accuser de meurtre.

– Inutile, fit le Domino, ils seront pendus pareil.

– Comment ça.

– D'après une nouvelle loi récente la peine de mort est prévue justement pour les vols d'uranium.

Le chef se gratta la tête :

– Il y a encore des points obscurs en mon esprit, dit-il, Domino, voulez-vous me les

éclaircir...

– Volontiers ; je suis à vous. Questionnez.

– Pourquoi Tony Marceau-Martin a-t-il été tué ?

– C'est lui qui a commis le vol d'uranium ; sa mort débarrassait le duo Flaming-Verville d'un témoin gênant.

– Mais pourquoi a-t-on assassiné Liboire Verdon ?

– Liboire était le gas qui transportait secrètement l'or de contrebande des poches naturelles de l'Ungava ; il a eu tort de tenter de faire chanter Verville son patron, voilà tout.

– Ah, je comprends, fit le chef.

Le Domino lui demanda :

– Y a-t-il autre chose ?

Au bout d'un moment il dit :

– Oui.

– Quoi donc ?

– Quel est le rôle exact de Marcel Kirine dans

cette affaire ?

– Kirine est, ou plutôt était un grand as...

– Un as ?

– Oui, de l’espionnage russe, un policier extrêmement habile de la guépéou que nous lui avons fait trahir, Martine et moi. L’amour a été pour lui son chemin de Damas et l’a ramené dans les voies démocratiques ; cela et aussi les mêmes raisons que Gouzenko.

Antoine poursuivit :

– Ce sont les précieux renseignements que m’a fournis Kirine qui m’ont permis de mener cette enquête à bon port... Autre chose, messieurs ?

Ce fut cette fois le jeune reporter du MIDI qui parla :

– Verville connaissait-il la vraie personnalité de Kirine ?

– Non, évidemment.

– Sais-tu pourquoi il ne voulait pas lui voir marier sa fille ?

– Mais le maire l’a dit lui-même. La fille d’un

millionnaire n'épouse pas un chauffeur de taxi...

Le Domino se claqua la cuisse et s'écria :

– J'oubliais encore quelque chose.

– Quoi donc ? firent ensemble les deux autres hommes.

– La guépéou tient de remarquables dossiers des personnages auxquels elle s'intéresse ; comme on s'intéressait à Verville, Marcel savait tout à propos de Martin Saint-Hilaire et de sa fille Martine. Un jour Kirine eut une faiblesse ; il s'enivra et parla un peu trop au sale Serge qui voulut en savoir davantage naturellement, cela dans un but de chantage.

Le téléphone sonna.

Le chef prit l'appareil, écouta et dit :

– C'est pour vous, Domino.

Celui-ci écouta, longtemps à l'appareil, ne prononçait que des oui et des non espacés de silence. Puis il raccrocha :

– Après le communisme, le fascisme, dit-il.

– Quoi donc ?

– Il va me falloir descendre en Argentine
démêler un complot franquiste. C'est la vie, la vie
belle, large, la vie de dangers et d'aventures...

Augé murmura dans un sourire lointain...

– La vie que nous aimons...

XI

Assis dans l’herbe, en bordure de la forêt laurentienne, Marcel et Martine se becquetaient et causaient.

Ils faisaient des projets d’avenir.

– Ah. s’écria soudain Kirine, que c’est beau, que c’est bon de vivre au Canada, dans un pays où l’on peut dire ce que l’on pense sans danger d’être fusillé ou abattu comme un chien.

Il attira Martine dans ses bras.

– Ainsi tu es définitivement converti, mon chéri ?

– Ah, oui.

Pouvoir dire ce que l’on pense sans danger d’être abattu...

Non seulement cela.

Davantage.

Dire ce que l'on pense, contre le communisme et être protégé de la traîtresse guépéou par deux pistolets canadiens...

En effet, hors de portée de voix, dissimulés dans les broussailles, deux hommes de la police montée, armés jusqu'aux dents, veillaient sur la sécurité personnelle de Kirine.

L'ombre d'Igor Gouzenko passait sur le bonheur de deux jeunes gens...

Cet ouvrage est le 706^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.